

INTRODUCTION

« TOUTES LES FLEURS DES CHAMPS ET DES JARDINS »



abellisée « Exposition d'Intérêt national 2016 » par le ministère de la Culture et de la Communication, l'exposition *Trésors enluminés de Normandie* donne à découvrir une facette méconnue, voire inédite, des fonds médiévaux et Renaissance des musées et collections normandes. Manuscrits et feuillets enluminés souffrent d'un grand éparpillement, et si en France la majorité d'entre eux sont conservés par les bibliothèques publiques et les centres d'archives, les pièces des musées sont le plus souvent peu documentées, en raison de leur nature sporadique. Conscient du potentiel patrimonial et artistique de ce type de pièces, l'Institut national d'histoire de l'art (INHA) lança en 2004, une vaste campagne d'inventaire systématique destinée à les identifier. Ce premier travail de prospection fut par la suite complété par le travail de terrain mené conjointement par des conservateurs et des universitaires, qui firent état, à l'occasion d'expositions dédiées en 2013, des découvertes réalisées. Le palais des Beaux-Arts de Lille s'attacha ainsi aux manuscrits et feuillets enluminés des anciennes régions Nord-Pas de Calais, Picardie et Champagne-Ardenne¹, le musée des Augustins de Toulouse aux anciennes régions Midi-Pyrénées et Languedoc-Roussillon², tandis que le musée des Beaux-Arts d'Angers dévoila les trésors enluminés des Pays de la Loire et du Centre³. Parallèlement à ce projet INHA, François Avril, Nicole Reynaud et Dominique Cordellier publiaient en 2011 le catalogue raisonné des enluminures du musée du Louvre⁴. En 2016, c'est au tour du musée des Antiquités de Rouen de présenter les richesses (re)découvertes pour la région Normandie.

Créé en 1831 dans le sillage de la précocité antique qui fleurit en Normandie, le musée des Antiquités de Rouen fit très rapidement la part belle

L'arbre de parenté, Grand Coutumier de Normandie, f. 30^v, vers 1350-1360 [Cat. 70].

aux œuvres médiévales et Renaissance [Fig. 1-2]. Loin d'être seulement un réceptacle de collections locales, il fut enrichi tout au long de son histoire par des pièces d'intérêt national et international. Objets d'art exceptionnels, produits de fouilles archéologiques, sculptures et vitraux s'y côtoient toujours dans une atmosphère romantique, délicieusement surannée, directement héritée de l'âge héroïque des musées de la période post-révolutionnaire. Certainement l'un des plus riches musées de Normandie en chefs-d'œuvre médiévaux et Renaissance, le musée des Antiquités apparaît tout désigné pour réunir, le temps d'une exposition, les trésors enluminés de cette région.

Le parti que nous avons adopté pour cette exposition diffère un peu de celui qui avait été convenu pour la « triade » précédente, à Lille, Angers et Toulouse. Il



Fig. 1 – Musée des Antiquités, galerie Cochet.

Fig. 2 – Édouard Charpentier, Le Musée de Rouen vu du cloître, entre 1872 et 1875, huile sur toile, musée des Antiquités, inv. MDA 2016.2.1.



nous a semblé opportun d'introduire la présentation des enluminures retrouvées dans les musées normands par une partie liminaire sur la redécouverte et la revalorisation de cet art en France au XIX^e siècle. Car, en Normandie, comme dans les autres régions, c'est dans ce contexte que se sont constituées les premières collections d'enluminures des musées. Si, depuis une quinzaine d'années, la connaissance de ce sujet s'est profondément enrichie grâce à plusieurs publications notables, principalement américaines, belges et italiennes, elle demeure en France encore assez confidentielle⁵.

De façon relativement inédite, le grand public pourra découvrir dans l'une des galeries de style gothique du musée des Antiquités, pleinement évocatrice

du goût pour le Moyen Âge au XIX^e siècle, un ensemble de plus d'une vingtaine d'œuvres témoignant des multiples facettes de cette redécouverte, depuis les copies de miniatures à vocation documentaire [Cat. 3] destinées à étudier les mœurs médiévales, dans la lignée de ce qu'avaient fait Roger de Gaignières et Bernard de Montfaucon au XVII^e et au XVIII^e s. [Cat. 1], jusqu'aux pastiches créés par les artistes nostalgiques de ces temps révolus, à commencer par ceux de la génération romantique du début du XIX^e siècle, notamment à Lyon [Cat. 12], en passant par les nombreux fac-similés dont la fidélité à l'original alla grandissante grâce aux avancées techniques en matière de reproduction [Cat. 4 et 5]. À côté de ces travaux d'érudition auxquels participèrent amplement les Normands [Cat. 6 à 9, 25], le visiteur pourra également découvrir quelques touchantes créations d'amateurs qui, suivant les modèles diffusés dans les revues spécialisées [Cat. 15-16, 21], s'inventèrent des manuscrits [Cat. 13, 19] ou enluminèrent des documents de la vie quotidienne [Cat. 21]. Dans la perspective de la galerie, le très beau tableau d'Auguste de Châtillon [Cat. 11], figurant Léopoldine Hugo au livre d'heures – généreusement prêté par la Maison de Victor Hugo à Paris – vient nous rappeler de façon poignante que ce type de manuscrit, était bien souvent encore utilisé comme livre de piété par les jeunes femmes de bonne famille.

La Normandie compta de nombreux bibliophiles amateurs d'enluminures médiévales et ce, de manière assez précoce comparé à d'autres régions en France. Les œuvres conservées dans les musées, ne donnant à voir qu'un échantillon de ce que les Normands ont pu rassembler au cours du XIX^e siècle, il nous a semblé aussi utile de présenter dans cette partie liminaire quelques figures de la bibliophilie normande, connues ou moins connues, dont les collections se sont retrouvées dans les bibliothèques publiques, les archives ou dans d'autres musées [Cat. 23 à 37]. Parce qu'il serait inexact d'affirmer que le regain d'intérêt pour les enluminures du Moyen Âge et de la Renaissance serait en Normandie l'apanage des temps contemporains, cette section s'ouvre sur un manuscrit à peintures provenant de la collection Bigot, l'une des plus grandes bibliothèques normandes du XVII^e siècle [Cat. 23]. De façon exceptionnelle, le musée parisien du Petit Palais a consenti au prêt de la quasi intégralité des manuscrits enluminés de la bibliothèque des frères Dutuit, les plus grands collectionneurs normands du XIX^e siècle, qui préférèrent léguer en 1902 à la Ville de Paris leurs livres les plus précieux, plutôt qu'à Rouen où ils avaient constitué leur collection. Si les frères Dutuit illustrent le collectionnisme rouennais à son apogée, la figure de Léopold Delisle (1826-1910), bibliothécaire originaire de Normandie, ne saurait être oubliée dans ce parcours historiographique. Conservateur au département des Manuscrits puis administrateur général de la Bibliothèque nationale, nous lui devons d'avoir sauvé de l'oubli plusieurs grands maîtres de l'enluminure, à l'instar de Maître Honoré – redécouvert grâce à une mention repêchée dans le

Décret de Gratien [Cat. 30], généreusement prêté par la bibliothèque municipale de Tours – Jean Pucelle ou encore les célèbres frères de Limbourg.

Le travail de recensement mené dans les musées normands a permis d'identifier 35 manuscrits à peintures, 2 imprimés enluminés et 25 feuillets enluminés indépendants, dont la majorité est présentée à l'exposition. À cette soixantaine de pièces, s'ajoutent les 19 ouvrages issus de la collection rouennaise des Dutuit, maintenant conservée, comme nous venons de le signaler, à Paris, au musée du Petit Palais. Le plus ancien manuscrit du corpus est la grande bible en cinq volumes de l'abbaye de Fourcamont et datée des années 1260-1270 [Cat. 39]. Alors que les pièces les plus tardives de l'ensemble datent du XVI^e siècle, la continuité de la pratique de l'enluminure après cette époque est illustrée par un ouvrage du XVII^e siècle [Cat. 67], par les trois initiales rouennaises du XVII^e siècle [Cat. 85], par un incunable parisien du XV^e siècle vraisemblablement mis en couleurs au XVIII^e siècle [Cat. 88], mais aussi par deux registres de charité bernayens, utilisés et peints de façon ininterrompue, de la belle époque de l'enluminure jusqu'au XIX^e siècle [Cat. 75 et 76].

L'histoire de la formation des collections de livres et de fragments enluminés du Moyen Âge et de la Renaissance dans les musées de Normandie s'apparente sans surprise au constat qu'avait fait Dominique Cordellier en 2011 pour le musée du Louvre⁶ et François Avril en 2013 pour plusieurs musées des régions du nord, du sud-est, du centre et de l'ouest de la France⁷ : l'essentiel de ces fonds provient de dons de collectionneurs privés de la région. À cet égard, les achats en 1994, par le musée d'Art et d'Histoire d'Avranches, d'un livre d'heures à l'usage de la ville daté de la fin du XV^e siècle [Cat. 59], et en 2007, par le musée des Antiquités de Rouen, de trois initiales découpées d'un livre de chœur italien du XVII^e siècle [Cat. 85], font figure d'exception. Parfois de qualité inégale – tous ne disposaient pas de la fortune des Dutuit – les manuscrits et les feuillets isolés arrivés dans les musées et collections normandes sont d'origines diverses. On y trouve plusieurs témoignages de l'activité des enlumineurs normands ou parisiens à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance, mais aussi des exemples provenant de Lorraine, de la Vallée de la Loire, de la France méridionale, des Pays Bas méridionaux, de Genève, du Rhin inférieur, de Franconie, sans oublier l'Italie (Ferrare, Florence, Pérouse, Venise).

La réalité du corpus ne nous permettait pas d'évoquer sans lacune les spécificités de chacun des foyers évoqués. Il nous a semblé plus pertinent d'adopter une présentation organisée par typologie d'ouvrage : les manuscrits (bibles, manuscrits liturgiques, les livres d'heures, ouvrages profanes), les miniatures et feuillets indépendants, pour terminer par la pérennité de l'enluminure avec les imprimés peints.

La religion chrétienne, contrairement aux civilisations de l'Antiquité classique, était une religion du livre, et la Bible, réceptacle de la parole de Dieu pour les chrétiens, fut le Livre par excellence. Les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament dont elle est constituée étaient originellement disponibles en grec pour les chrétiens. C'est Jérôme de Stridon, plus connu sous le nom de saint Jérôme, qui réalisa à la fin du IV^e siècle une grande partie de la traduction latine de ces textes, la *Vulgate*, enrichie de prologues et de gloses. Alors que l'époque romane vit l'apparition de bibles géantes, au format surdimensionné, riches en illustrations développées indépendamment sur des pages entières, les hommes du XIII^e siècle, et notamment les frères prêcheurs, privilégièrent un livre plus maniable, en un seul volume, où le décor peint, beaucoup plus organiquement lié au texte, se réfugiait plus volontiers au cœur des initiales historiées [Cat. 35]. À ce titre, l'imposante bible en cinq volumes provenant de l'abbaye cistercienne de Foucarmont, pourtant réalisée vers 1260-1270, marque encore l'attachement, en contexte monastique, à un grand format en plusieurs volumes [Cat. 39].

Les musées normands conservent peu de manuscrits utilisés pour la célébration du culte qui soient complets. La plupart sont à l'état de fragments car leurs dimensions souvent considérables – liés au fait qu'ils étaient généralement destinés à être vus de loin – et, par voie de conséquence, la taille de leur décor, conduisirent les dépeceurs de manuscrits à en découper les miniatures à pleine page ou les initiales pour les revendre de manière indépendante sous forme de petits tableaux. C'est donc dans la section des *cuttings* que le visiteur en trouvera le plus grand nombre [Cat. 78 à 85]. Parmi les livres liturgiques complets répertoriés, on trouve les plus répandus, à savoir : le bréviaire qui rassemble tous les textes que les ecclésiastiques devaient réciter chaque jour pendant l'office à des heures déterminées, de matines à complies [Cat. 42] et le missel qui est l'équivalent du bréviaire pour la messe et qui contient l'intégralité des textes utilisés par le prêtre à l'autel pour la célébration de l'eucharistie [Cat. 44]. On trouve également des ouvrages au contenu plus spécifique comme le psautier, utilisé à l'origine pour la liturgie de l'office quotidien, et qui réunit, comme son nom l'indique, les 150 psaumes de l'Ancien Testament [Cat. 47] et le lectionnaire qui renferme toutes les lectures récitées pendant le culte [Cat. 45]. Mise à part le psautier du Palais Bénédicte, d'origine italienne, les autres manuscrits liturgiques complets référencés dans les musées normands étaient destinés à un usage local : le bréviaire du musée de Conches est à l'usage de l'abbaye de la ville, le missel du musée des Beaux-Arts de Caen est à l'usage du diocèse de Bayeux et un ex-libris inscrit sur le feuillet de garde du lectionnaire du musée des Antiquités révèle qu'il était destiné à l'église Saint-Nicaise de Rouen [Fig. 3].

Apparu dans sa forme primitive au XIII^e siècle alors que le développement de la dévotion privée, impliquait la nécessité d'un livre spécifique, le livre d'heures est un recueil d'offices et de prières à l'usage des laïcs. Il est en fait l'équiva-

lent du bréviaire des clercs. L'office, ou liturgie des Heures, est formé par l'ensemble des prières récitées ou chantées aux sept ou huit heures canoniques⁸. Les éléments essentiels du livre d'heures sont le calendrier, les Heures de la Vierge, les sept psaumes de pénitence, les litanies⁹, les suffrages des saints¹⁰ et l'office des morts¹¹. Support idoine pour l'établissement d'une iconographie originale, objet de luxe richement enluminé et souvent personnalisé, le livre d'heures peut adopter des compositions très variées, selon les souhaits et les moyens

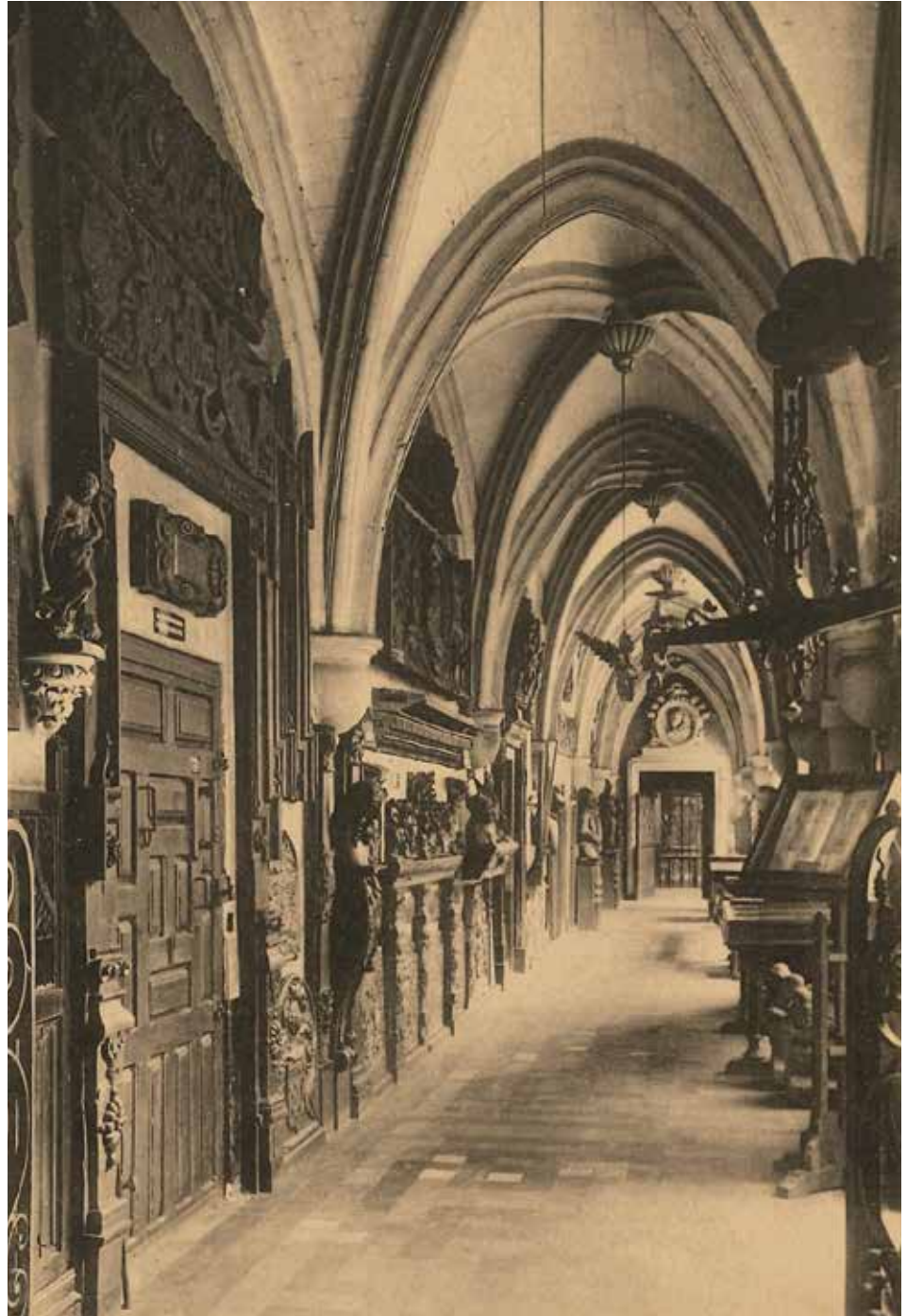


Fig. 3 – Musée des Antiquités, galerie Pottier où était présenté le lectionnaire de Saint-Nicaise de Rouen [Cat. 45], vers 1923.

financiers de commanditaires très diversifiés (grands princes, bourgeois, clientèle féminine). Succès commercial à la fin du Moyen Âge en raison de l'importance de la prière et de la lecture individuelle à cette époque, le livre d'heures, sut par la suite séduire les collectionneurs. John Ruskin (1819-1900) décrit en ces termes l'effet que produisit sur lui l'acquisition de son premier manuscrit enluminé, un livre d'heures: « *Truly, a well-illuminated missal is a fairy cathedral full of painted windows, bound together to carry in one's pocket, with the music and the blessing of all its prayers besides*¹². » C'est donc sans surprise que le livre d'heures apparaît comme le type d'ouvrage numériquement le mieux représenté dans les collections normandes. Sur la vingtaine de manuscrits présentés, et à côté des pièces déjà bien étudiées par les spécialistes de l'enluminure, certains ouvrages apparaissent, à l'occasion de la préparation de l'exposition, comme d'intéressantes trouvailles. Un livre d'heures à l'usage de Rome [Cat. 49], réalisé entre la fin du XIV^e et le début du siècle suivant, à Montpellier ou à Avignon, affiche la particularité d'être associé à un missel, signe que le possesseur était peut-être un laïc propriétaire d'une chapelle privée. Ses peintures témoignent quant à elles de l'expression du Gothique International en France méridionale. Un autre livre d'heures portant des marques de provenance provençale a été identifié au musée des Beaux-Arts de Rouen [Cat. 48]. Cependant, il n'est pas certain, cette fois, que le manuscrit ait été enluminé dans la région. Un manuscrit de la collection Mancel [Cat. 51], réalisé à Venise entre 1425 et 1430, a été attribué à Cristoforo Cortese, figure majeure de l'enluminure vénitienne de la première moitié du Quattrocento. Un autre livre d'heures [Cat. 62] démontre parfaitement l'influence du peintre Simon Marmion en Hainaut, tandis qu'un manuscrit réalisé à Lille au cours du dernier tiers du XV^e siècle [Cat. 60] a été donné au Maître de Claremont, artiste qui tire son nom d'un livre d'heures conservé à la Claremont School of Theology.

Contrairement aux musées d'autres régions, ceux de Normandie conservent très peu de manuscrits qui ne sont pas des ouvrages de piété. Cinq seulement, sur la soixantaine de pièces recensées, n'appartiennent pas à cette catégorie. La majorité (quatre sur les cinq) sont des livres de droit, principalement local, parmi lesquels deux coutumiers de Normandie dans lequel sont présentés les usages qui étaient en vigueur dans le duché au XIV^e siècle [Cat. 69 et 70] et deux registres des Charités de Bernay [Cat. 75 et 76]. Le manuscrit de la règle de la réforme de Cluny du Palais Benedictine [Cat. 74] présente un décor plus modeste, car il ne contient aucune miniature, mais il n'en demeure pas moins très intéressant parce que, dans cette copie du XVI^e siècle, le scribe a pastiché les initiales ornées du XI^e siècle afin d'évoquer l'ancienneté du texte reproduit. Les plus beaux manuscrits profanes présentés dans l'exposition proviennent tous de la collection Dutuit. Le visiteur pourra notamment admirer le manuscrit de dédicace du traité de chasse composé par le Normand Louis de Gouvys à l'at-

tion du duc d'Alençon, Charles IV [Cat. 72], ainsi que le somptueux livre des *Faits et conquestes d'Alexandre Le Grand* offert au duc de Bourgogne Philippe le Bon et feuilleté sur tablette numérique les 204 miniatures qui constituent sa décoration [Cat. 71].

Les enluminures sont bien le fruit de la « confrontation de l'écriture, de la décoration et de l'image¹³ ». Comment alors, en l'absence de texte, si la miniature a été découpée, savourer l'intervention formelle du peintre ? En raison d'un mépris certain pour la fonction liturgique, littéraire ou scientifique des manuscrits enluminés, la prise de conscience de la valeur esthétique des miniatures, qui s'affirme dès le XVIII^e siècle, accorda à certains fragments de livres un statut d'objets de collections à part entière. L'anglais William Young Ottley (1771-1836), collectionneur qui participa, en dehors de l'Italie, à la redécouverte des primitifs de la péninsule, à qui l'on doit l'arrivée outre-Manche de la célèbre *Nativité* de Sandro Botticelli (Londres, National Gallery, NG1034) et qui reconnut que les miniatures faisaient partie de l'histoire de l'art, n'hésita pas à dépecer de précieux manuscrits¹⁴. Léopold Delisle dut par exemple mener une campagne acharnée afin de ramener en France les manuscrits volés, parfois dépecés, par l'escroc Libri et vendus à un riche collectionneur, lord Ashburnham¹⁵. Nombreux furent les collectionneurs à amasser feuillets indépendants et miniatures tout simplement découpés. La bible de Foucarmont déjà évoquée présente en négatif des feuillets où certaines enluminures sont manquantes (Fig. 4, Cat. 39). Le feuillet havrais de la *Crucifixion* [Cat. 82] provient d'un missel dont Léopold Delisle démontra que les peintures furent réalisées par le Florentin Attavante degli Attavanti, pour Thomas James, évêque de Dol¹⁶. Alors que le manuscrit est aujourd'hui conservé à la bibliothèque municipale de Lyon, le feuillet en question en fut détaché pour finalement arriver dans la collection Langevin-Bazan. C'est assurément dans le domaine de l'enluminure italienne que l'étude des *cuttings* présentés à l'exposition livra les éléments les plus significatifs. La *Vocation de saint Pierre et de saint André* de la collection Henri Bréard provient d'une *matricola* pérousine et fut peinte dans l'atelier de Matteo di Ser Cambo après 1377 [Cat. 77]. Douze initiales ornées du musée d'Elbeuf [Cat. 80] furent extraites d'un manuscrit réalisé à Ferrare, vers 1470-1480, à l'époque des ducs Lionel, Borso et Hercule 1^{er} d'Este, et ce dans l'entourage du peintre Guglielmo Giraldi. Achetées en 2007 comme des pièces Renaissance, sans que l'origine ou la provenance en fût pourtant établie, les trois initiales du musée des Antiquités proviennent en fait d'un graduel, enluminé à Naples vers 1630-1640 [Cat. 85]. Le montage de la plupart de ces pièces rendait le revers inaccessible. Lorsque l'état de conservation et l'histoire patrimoniale des *cuttings* l'autorisaient, l'atelier de la restauratrice Coralie Barbe procéda à leur dépose, afin de pouvoir accéder à l'intégralité des informations codicologiques disponibles. Les pièces furent ensuite remontées avec des tirants de polyester [Fig. 5]. Ce type de montage



Fig. 4 – Bible de Foucarmont, vol. 3, [Cat. 39], ff. 153^v-154.

fut initialement développé par des restaurateurs anglo-saxons, afin de permettre au parchemin d'ajuster sa teneur en eau, et donc ses dimensions en fonction de son environnement¹⁷.

Si l'essor du livre imprimé dans la deuxième moitié du XV^e siècle entraîna une réduction importante de l'activité des ateliers de copistes, il offrit aux peintres et aux enlumineurs la possibilité d'étendre et de diversifier leur activité car, la plupart des clients étaient encore très attachés à l'esthétique colorée du manuscrit¹⁸. Les espaces réservés aux initiales furent souvent laissés en blanc par l'imprimeur, avec quelques fois une lettre d'attente, pour que l'enlumineur y peignit les lettrines, comme ce fut le cas dans l'incunable du musée de Conches sorti des presses du Nurembergeois Anton Koberger en 1487 [Cat. 86]¹⁹. L'attachement à l'enluminure incita aussi les libraires à faire peindre les gravures qui illustraient leurs imprimés. Les premiers livres illustrés de gravures sur bois étaient apparus à Bamberg en 1460 et cette technique commença à se mettre en œuvre en France vers 1474-1475, à Lyon d'abord, puis à Paris à partir de 1482.

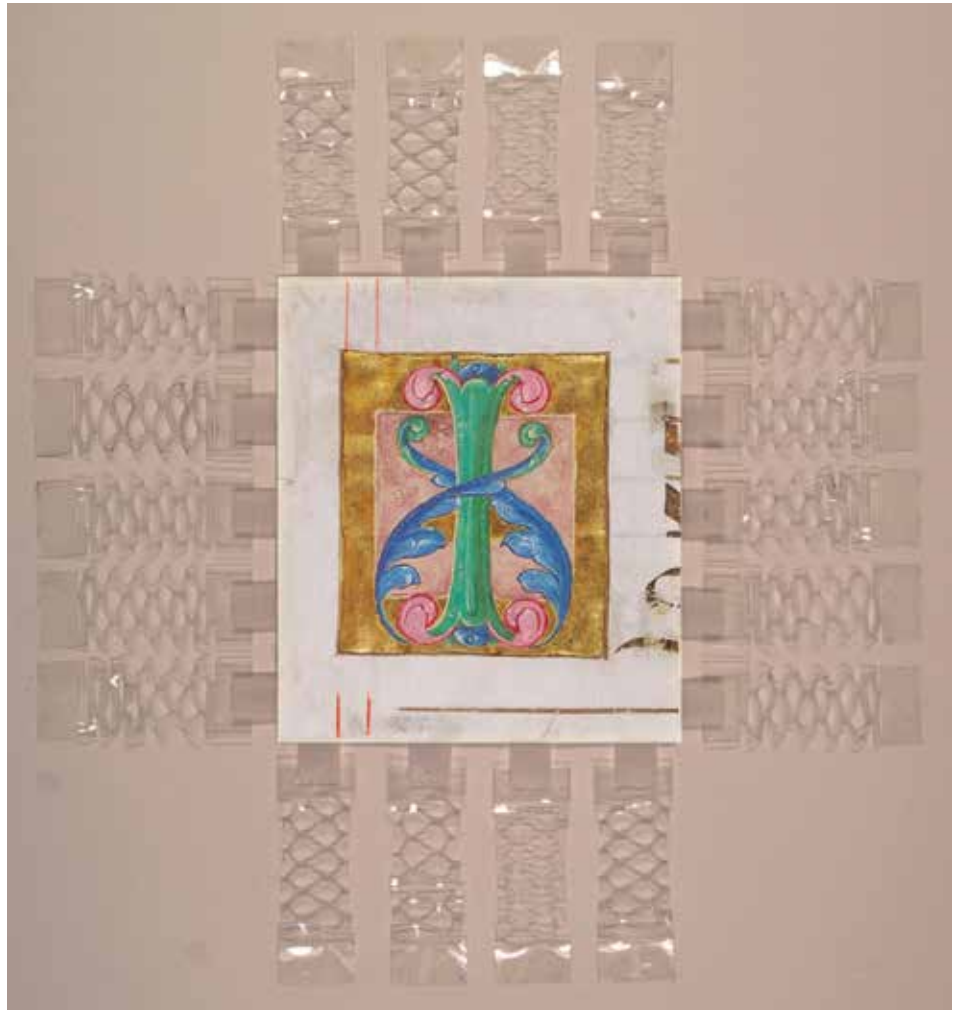


Fig. 5 – Exemple de montage pour un cutting, [Cat. 80].

C'est vraiment à partir des années 1490 que la mise en couleur des gravures dans les livres commença à se développer, principalement à Paris qui était rapidement devenu le principal centre de production de livres illustrés en Europe. L'usage le plus fréquent consistait à rehausser les gravures d'un léger lavis qui laissait apparaître en transparence le tracé des bois [Cat. 89 à 92]. Pour un exemplaire de luxe, les gravures étaient souvent entièrement recouvertes d'une peinture plus épaisse parfois très différente de la composition de la gravure sous-jacente, comme le montre l'exemplaire du Boèce de la collection Dutuit, édité par le libraire parisien Antoine Vérard en 1494 [Cat. 87]. Les peintres et les enlumineurs ne se contentèrent pas de peindre sur les imprimés, ils fournirent également aux libraires des dessins préparatoires pour les gravures qui nécessitaient d'adapter leur style à cette nouvelle technique. Le plus prolifique dans ce domaine fut à Paris, le peintre Jean Pichore, longtemps considéré par les historiens de l'art, depuis Georges Ritter et Jean Lafond (1913), comme le chef de fil d'une imaginaire « école de Rouen » [Cat. 90 à 92]²⁰. La plupart des imprimés enluminés présentés dans l'exposition proviennent de la collection Dutuit.

Trois seulement ont été retrouvés dans les musées normands, à croire que les autres collectionneurs de la région considéraient ce type d'ouvrages hybrides moins précieux.

Les commissaires de l'exposition ne peuvent finalement que se féliciter de la fructueuse collaboration avec l'Institut de recherche et d'histoire des textes (IRHT), qui reprit, à l'occasion de la manifestation, la numérisation intégrale des manuscrits du corpus normand, notamment pour une mise en ligne sur la Bibliothèque virtuelle des manuscrits médiévaux (BVMN). Laissons les mots de conclusion à l'historien d'art Émile Mâle (1862-1954) :

« En exposant pour la première fois tant de beaux manuscrits, on a voulu venger nos peintres de ce long oubli. Mais, hélas ! on n'y parviendra pas. Une fatalité s'attache à leurs œuvres. Jadis on ne les montrait pas, et, maintenant qu'on les montre, elles demeurent presque aussi inconnues [...]. [Certains manuscrits sont ouverts] à une admirable page, mais qui donc pourrait deviner qu'il y a, derrière, toutes les fleurs des champs et des jardins²¹ ? »

Que les visiteurs soient rassurés, les nombreux dispositifs multimédias dédiés au feuilletage intégral des plus belles pièces qu'ils trouveront dans les salles du musée des Antiquités, lui permettront de pallier un peu, du moins virtuellement, ce sentiment de frustration inhérent à toutes les expositions sur l'enluminure.

Nicolas Hatot et Marie Jacob

Notes

1 COTENTIN Régis, AVRIL François et RIOUST Laure (dir.), *Jan Fabre. Illuminations, enluminures, trésors enluminés de France* (catalogue d'exposition, Lille, palais des Beaux-Arts), Tourcoing, 2013.

2 AVRIL François, RIOU Charlotte et BLONDEAU Chrystèle (dir.), *Trésors enluminés: de Toulouse à Sumatra* (catalogue d'exposition, Toulouse, musée des Augustins), Toulouse, 2013.

3 CHARRON Pascale, GAUTIER Marc-Édouard et GIRAULT Pierre-Gilles (dir.), *Trésors enluminés des musées de France: Pays de la Loire et Centre* (catalogue d'exposition, Angers, musée des Beaux-Arts), Angers, 2013.

4 AVRIL François, REYNAUD Nicole et CORDELLIER Dominique (dir.), *Les enluminures du Louvre: Moyen Âge et Renaissance* (catalogue raisonné et catalogue d'exposition, Paris, musée du Louvre), Paris, 2011.

5 Voir notamment: HINDMAN Sandra, CAMILLE Michael, ROWE Nina et WATSON Rowan, *Manuscript Illumination in the Modern Age: recovery and reconstruction*, Evanston, 2001; COOMANS Thomas et DE MAEYER Jan (éd.), *The Revival of Medieval Illumination. Nineteenth Century Belgium Manuscripts and Illuminations from a European Perspective. Renaissance de l'enluminure médiévale. Manuscrits et enluminures belges du XIX^e siècle et leur contexte européen*, Louvain, 2007; DELLE FOGLIE Anna

et MANZARI Francesca, *Riscoperta e riproduzione della miniatura in Francia nel Settecento. L'abbé Rive e l'Essai sur l'art de vérifier l'âge des miniatures des manuscrits*, Rome, 2016.

6 CORDELLIER Dominique, « Note sur la formation de la collection », dans AVRIL François, REYNAUD Nicole, CORDELLIER Dominique (dir.), *Les enluminures du Louvre Moyen Âge et Renaissance*, Paris, 2011, p. 11-19.

7 AVRIL François, « À la [re]découverte des manuscrits et enluminures des musées de France », dans *Trésors enluminés de Toulouse à Sumatra* (catalogue de l'exposition Toulouse, musée des Augustins), Toulouse, 2013, p. 19.

8 Matines, souvent réunies aux laudes, prime, tierce, sexte, none, vêpres, complies.

9 Prières d'intercession, souvent dialoguées, adressées à Dieu ou aux saints.

10 Prières en l'honneur de Dieu ou des saints.

11 Prières destinées à soulager du Purgatoire l'âme des défunts.

12 RUSKIN John, « Praeterita », dans *The Works of John Ruskin*, éd. COOK Edward et WEDDERBURN Alexander, Londres, 1908, p. 490-491.

13 PÄCHT Otto, *L'enluminure médiévale*, Paris, 1984, réédité en 1997, p. 45.

14 MUNBY Alan Noël Latimer, *Connoisseurs and Medieval Miniatures 1750-1850*, Oxford, 1972, p. 62-68.

15 RIDOUX Charles, « Léopold Delisle et l'affaire Libri », dans VIEILLARD Françoise et DÉSIRÉE dit Gosset Gilles (éd.), *Léopold Delisle* (actes de colloque, Cerisy-la-Salle, 8-10 octobre 2004), Saint-Lô, 2007, p. 113-121.

16 DELISLE Léopold, « Le Missel de Thomas James, évêque de Dol. Lettre à M. le comte Auguste de Bastard », dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, tome XLIII, 1882, p. 311-315.

17 NORMAN Daniel, « The mounting of single leaf parchment & vellum objects for display and storage », *Conservation Journal*, Victoria and Albert Museum, Londres, octobre 1993, n° 9; en ligne sur [vam.ac.uk]. Merci à Coralie Barbe pour cette référence bibliographique.

18 CHARTIER Roger et MARTIN Henri-Jean (dir.), *Histoire de l'édition française. Le livre conquérant, du Moyen Âge au milieu du XVII^e siècle*, Paris, 1989, p. 245-254.

19 Le musée du Verre de Conches-en-Ouche conserve un autre imprimé enluminé également orné d'initiales peintes à la main, non exposé (inc. 6 E 03).

20 RITTER Georges et LAFOND Jean, *Manuscrits à peintures de l'école de Rouen. Livres d'heures normands. Recueil de fac-similés et texte*, Rouen-Paris, 1913.

21 MÂLE Émile, « La miniature à l'exposition des Primitifs français », dans *Gazette des Beaux-Arts*, Paris, 1904, p. 41-42.